



Sororalement vôtre

Eugène de Bonsecours

En guise de préambule à cette missive un peu particulière, je voudrais citer cette maxime un tantinet absconse : *Cousin, cousine, quéquette et carabine*, que répétait souvent Marinade, notre cuisinière. Je l'aimais bien, Marinade. Elle avait un faible tout à fait réjouissant pour les proverbes et la bonne chère. D'origine kogolaise, elle avait un rire franc et clair qui s'épanouissait en éclats sonores et chaleureux depuis le sous-sol carrelé encombré d'ustensiles où elle officiait jusqu'aux combles poussiéreux de notre vieux manoir. Elle aurait littéralement fait flamber nos aristocratiques nappes immaculées de lin empesé tant sa cuisine était épicée, piquante et brûlante à souhait ; surprenante de ces arômes d'outremer qui rougissaient nos joues et faisaient parfois pleurer nos yeux alors que nous mangions. L'affection que je lui portais, que je lui porte encore et toujours, ne se limite pas au seul domaine culinaire. J'aimais traîner en bas, avec les domestiques, écoutant le cocher raconter ses histoires un peu coquines devant un verre de remontant ou la bonne qui gloussait en rosissant. Le majordome quant à lui se contentait de pétiller de l'œil en silence, l'air de ne pas y toucher. Mais le rire de Marinade, alors ! Ça vous réchauffait le cœur de l'entendre fuser de son ample gorge entre cascade et roucoulement. Et puis aussi, je dois bien l'avouer, lorsqu'elle pétrissait une pâte ou attendrissait une pièce de viande à grands coups de maillet dentelé, sa poitrine opulente était prise d'un ample ballottement qui suscitait chez moi un vif intérêt fortement teinté de fascination. Bien évidemment, je ne vais point m'attarder ici sur mes émois ancillaires. Cette missive a une visée bien différente de celle qui consisterait à me remémorer les temps anciens. À propos de souvenirs, en voici un tout de même que je vais vous confier, qui je pense vaut le détour.

Forniquer avec ma sœur ne fut sans doute pas la meilleure idée qui me passât par la tête, j'en conviens de bonne grâce. Je reste cependant convaincu qu'on fit de cet acte un scandale familial bien démesuré, en regard de sa relative banalité quand bien même il fut réitéré à de multiples reprises. Et quoi ! Étions-nous donc les premiers

aristocrates à tâter de l'inceste et de la procréation consanguine ? Qu'on ne me fasse pas rire ! Si notre domaine de la Charline est aussi étendu, si nous possédons autant de manufactures et de mines, si nous sommes propriétaires de si nombreux commerces en gros et en détail et si autant d'ouvriers et d'employés travaillent pour nous, c'est bien parce que, dans notre famille, on sut toujours mettre nos œufs dans le même panier ! J'entends encore les commentaires. *Avilissement, opprobre, abjection, perversion...* Briantine de la Poissecaille, notre mère directe et libre de droit, ne tarissait pas de substantifs, d'adverbes et d'adjectifs, aussi variés dans son langage outré qu'ils étaient dans mon esprit dénués de tout fondement. Et pour certains, absolument désuets avec ça ! Elle en a tant fait et tant dit que je sentais peser sur mes épaules tout le reproche que nourrissaient à mon égard ces ancêtres plus ou moins illustres dont les portraits en pied ornaient le grand hall et l'escalier d'honneur. Ces portraits qui me regardaient si sévèrement alors que je montais à l'étage, tout penaud. Même Armand-Henry Boitevin, chevalier puis comte de la Poissecaille (premier du nom, adoubé en l'an mille trois cents et quelques), avait l'air de me battre froid. Pourtant ce rude gaillard ne s'était pas ennuyé dans sa vie, si l'on en croit l'ouvrage historique et généalogique qui fut rédigé à l'attention de notre famille, il y a environ cent trente ans. Selon cet inestimable document, pas moins de sept femmes sont attribuées à ce vigoureux aïeul ! Avec les sacrements religieux de bon aloi de son époque, certes. Mais sept femmes ? Les a-t-il usées l'une après l'autre, à moins qu'elles ne fussent à usage unique ? Ne lit-on pas en outre que nombreuses furent ses maîtresses, et encore plus nombreux furent ses bâtards ? À la dix-septième page, on trouve à son endroit ces vers fort éloquents : *Elles saluèrent bien bas le vit d'ycelui / Qui si bien se durcit mais qui onc ne rompit / Puselles et donzelles, accortes maigères / Tout vint à poins pour plaire à ce galan compère.* Tout un poème, non ?

Ma sœur et moi sommes nés le même jour. À l'attention immédiate des éventuels analphabètes gothiques qui me poseraient la question : « Ainsi donc, vous êtes jumeaux, en somme ? », je précise que notre mère possédait un tel sens du pratique qu'elle eut la bonne idée de nous mettre bas tous deux un 13 février, mais avec deux ans d'écart. Je fus le premier rejeton de mes parents. Il y eut ensuite Mandoline, ma sœur adorée et future amante, puis, avec encore un an de recul par rapport à nous, deux frères qui naquirent un 18 décembre. Ceux-là en revanche

étaient bien des jumeaux, mais un dimorphisme tout à fait surprenant démentait leur similitude génétique. Autant Ballion était grand, gras et avait la fesse dodue, autant Senestre avait les membres courts et un cul maigrelet. Je parle d'eux au passé à dessein. Ballion, dont l'embonpoint ne fit que croître en ses années d'enfance, décéda d'une mauvaise chute de cheval à l'âge de neuf ans. Il manqua toujours cruellement de souplesse, comme notre père. Senestre quant à lui vécut plus longtemps, jusqu'à presque fêter ses treize ans, mais sa frêle constitution lui imposa de longues périodes d'alitement, de répétés séjours en station thermale et dans l'ensemble une surveillance médicale quasiment permanente. Une telle fratrie n'avait rien pour nous passionner Mandoline et moi, aussi c'est avec une inclination toute naturelle que nous les avons la plupart du temps totalement ignorés. Nous partagions tous les deux bien des centres d'intérêt, et n'était la passion sensuelle qui nous anima lorsque nous devînmes pubères, les adultes se réjouissaient bien souvent de notre complicité. De jeux enfantins parfumés d'innocence en rêveries passagères que nous partagions en silence, j'aime à croire que nous avons rapproché nos âmes bien avant d'unir nos corps. Et ce, je le répète, avec cette sorte d'assentiment tacite et hypocrite des adultes qui avaient en charge notre éducation. N'omettons jamais de nous rappeler ce point qui, selon moi, a toute son importance.

À celles et ceux qui éprouveraient des vellétés de s'associer au moralisme quelque peu emphatique, et totalement dénué d'empathie, de notre mère, je dirai qu'il est extrêmement aisé de juger des actes d'autrui d'autant plus qu'on ne partage ni son expérience de vie ni sa sensibilité propre. Mais que soit, je n'ai cure d'étendre ici des justifications que les plus pâles d'esprit s'évertueront tout bonnement et bien sottement à contredire. Mon but n'est point de convaincre mais bien de relater, avec autant d'exactitude que possible, la naissance d'un amour qui fut aussi sincère pour Mandoline et moi qu'il pût sembler immoral à certains. Revenons donc à ces *rêveries silencieuses*. Dans notre vaste manoir, et dans le non moins vaste domaine qui lui fait office d'écrin, nous ne manquions point d'espace pour nous ébattre à l'envi. À mesure que nous grandissions, nous nous sommes égayés d'abord sur la terrasse au sud du bâti, toute pavée de blanc et ceinte d'une balustrade de fer forgé. Puis, nos pas étant assez assurés pour nous hasarder sur le large escalier qui menait au parc, nous avons vite conquis ce territoire de verdure bien ordonnée dont les jardiniers tondaient les pelouses et taillaient les haies avec beaucoup d'assiduité. Vint alors le temps des jeux

dans le labyrinthe d'ifs que dessina et fit planter Alatric de la Poissecaille, cet honorable ancêtre dont on ne trouve malheureusement que peu de références historiques dans le document généalogique susmentionné. Je dis « honorable » car c'est lui qui prit un jour la décision, fort téméraire en regard de son époque, de faire démonter pierre par pierre et au ciseau à froid l'ancien bâtiment. Selon les gravures qui subsistent encore aujourd'hui, le château de la Charline (autrefois nommé « Châtreline ») tenait plus du fortin médiéval pour rustre rural et vindicatif que de la résidence pour industriel en expansion. Car tel était déjà Alatric, bien que l'idée même d'industrie ne vît le jour qu'un demi-siècle après son décès. Il fut le premier à s'intéresser aux mines de charbon et à l'incroyable pouvoir financier que recèle ce matériau somme toute fort salissant. C'est lui qui eut l'idée d'investir tout son argent dans les bas-fourneaux. Excepté deux enfants qu'il fit à son épouse, et qui témoignent d'un enracinement bien terrestre, il vivait comme un moine, buvant peu, ne mangeant guère et surtout, veillant à ne point dépenser ni son énergie ni son bien en frivolités dispendieuses comme il était de mode chez la noblesse d'alors. Ce labyrinthe fut sa seule fantaisie, mais surtout, il fut le théâtre de nos premiers émois. N'allez pas croire que le vice nous habitait déjà à un âge conventionnellement voué à ces personnages mythologiques (comme Œdipe, entre autres) qui sont censés nous dicter nos actes selon un calendrier fort précis. « Jusqu'à trois ans j'aime ma mère, à partir de ce moment je me détache d'elle pour conquérir mon indépendance et découvrir qui je suis, ensuite je m'identifie à mon père avant de me révolter contre lui et affirmer cette personnalité que je me suis construite. » Foutaises et billevesées ! Me promener la main dans la main avec Mandoline me remplissait tout simplement de quiétude, mais la drôlesse avait bien plus d'un tour dans son sac, et bien que je fusse dûment averti lors de nos précédentes balades, je ne manquais pas d'être pris au dépourvu lorsque, soudainement, elle lâchait ma main et s'enfuyait en riant comme une folle. Je déambulais alors avec une sourde angoisse qui m'étreignait la poitrine, comme un cerceau de fer qu'un bourreau sadique aurait resserré jusqu'à me faire étouffer. Je hurlais dans ce dédale de verdure, je courais dans tous les sens jusqu'à ce qu'enfin je la retrouve, paisiblement assise, toujours au même endroit. Au centre du labyrinthe, là où deux bancs de pierre ciselée se faisaient face. En sueur, haletant, je m'approchais avec cette vilaine peur qui me faisait craindre une nouvelle disparition. Je n'avais que huit ans, et Mandoline, du haut de ses six ans, se jouait de moi avec la plus fine expertise. J'avais beau savoir, à chaque fois je me laissais prendre à son

piège grossier et je n'en sortais que pantelant et moulu, comme si une broyeuse à caillasse m'avait avalé et régurgité brutalement.

Parmi les adultes qui étaient considérés comme les bienvenus dans notre havre aristocratique il se trouvait une majorité de gens fort ennuyeux. Nobliaux divers, banquiers d'origine bourgeoise, industriels de tout poil, dont l'intérêt qu'on leur portait était proportionnel au tonnage de charbon ou d'acier que la classe ouvrière produisait pour eux ; et, bien entendu, quelques politiciens accrochés comme moules au rocher de la classe dominante. Un homme, un seul avait l'heur de nous passionner Mandoline et moi : *Onc' Jean-Ba*, comme nous avons l'habitude de le nommer affectueusement, même si notre mère eût préféré *Oncle Jean-Baptiste*, moins familial mais plus correct quant à la convention sociale à laquelle elle tenait tant. Cet oncle nous ravissait à plus d'un égard : il avait le rire bon et simple, sortait de ses poches bonbons et chocolats comme s'il en était le producteur-magicien et aimait nous faire des farces, en simulant un décès soudain ou en faisant apparaître, d'une caresse derrière l'oreille, une pièce de cent sous ou une image pieuse dont, au grand dam de notre mère, il se moquait ouvertement. *Sainte Thérèse, qui rit quand on la...* était à coup sûr sa favorite. Le verbe haut dès qu'il avait vidé le premier flacon de vin, il aimait à devenir cavalier dès qu'il avait ingurgité le deuxième. Au troisième, il se montrait grossier et insultait Dieu et tous ses « servants lubriques », et si d'aventure il arrivait au quatrième sans s'effondrer le front sur la nappe, il entrait dans une sorte de transe extatique où, mêlant Dieu, la noblesse et le clergé, il vomissait une classe sociale dont il eût, à l'entendre, préféré ne jamais faire partie. Cet oncle quelque peu agité du ciboulot fut le premier à émettre des réserves quant à l'affection exclusive que Mandoline et moi nous nous portions. On ne l'écouta point, et du reste qui aurait fait foi des divagations plus ou moins avinées d'un individu qui trahissait par ses paroles, sinon par ses actes, une classe sociale par ailleurs fort encline à se croire au-dessus de tout soupçon ?

Qui lira ces lignes aura certainement déjà relevé cet indice révélateur : depuis le début de cette missive, une seule fois j'ai fait référence à notre père. Et pour cause : alors que notre mère envahissait l'essentiel de notre espace de vie enfantine, notre père, lui, se contentait d'occuper sa chambre du deuxième étage, le cul vissé sur une chaise à quatre roues (deux grandes, deux petites). Son cou était enserré d'une

minerve de cuir et de métal, souvenir éloquent d'une spectaculaire chute dans l'escalier d'honneur qui le laissa paralysé et muet. Toujours ce manque de souplesse chez certains membres de notre famille... comme une malédiction ! Une infirmière à demeure se dévouait quotidiennement pour le torcher, le langer, le nourrir et, selon notre oncle, le masturber une fois par semaine. Notre père vivait donc dans une sorte de parenthèse dont il ne sortait guère, sauf pour émettre des onomatopées mouillées de bave chaque fois que nous lui rendions visite. Qu'il soit tout à fait clair entre les personnes qui liraient ceci et moi : cet homme ne nous était rien, excepté un titre de père tout à fait théorique et une corvée passablement pénible, chaque mercredi, quand notre mère *nous emmenait voir Papa*. Mais revenons donc à ce parc où, Mandoline et moi, l'âge évoluant vers cette puberté si coupable, nous apprenions à monter à cheval, et, dès que le professeur ne fut plus indispensable, nous entreprenions de nous évader loin des regards adultes, nos montures faisant office d'alibi à chacune de nos sorties. Nous avons ainsi parcouru au trot ou au galop toutes les allées de notre immense propriété, allant même parfois jusqu'à sortir du domaine. Selon les saisons, nous nous arrêtions au bord de la Clavée, rivière claire et chantante qui traversait de part en part tout le canton ; nous nous abritions sous la toiture chancelante d'une vieille grange métayère. Parfois, faisant fi de notre opulence aristocratique, nous laissions une pauvre famille, dont le logis nous servait de refuge par temps de grésil ou de neige, nous accueillir avec respect et bienveillance au coin de son âtre où brûlait un feu chétif de bouses de vache. Malgré l'odeur caractéristique de ce genre de foyer, nous étions bien contents de nous réchauffer les mains devant cette chiche flamme et boire sans aucune honte le peu de vin dont cette famille disposait. En quelques lampées, nous vidions leur réserve de deux ou trois jours, quand, sans scrupules, nous ne dévorions pas leur lard de la semaine. Notre jeunesse dorée n'avait aucun sens de la mesure, et il nous semblait normal de jouer la cigale là où d'autres peinaient tant à faire la fourmi. Laissons là les appétits du ventre et consacrons-nous à ceux qui taraudèrent, d'une façon encore bien plus obsédante, cette zone de notre anatomie qui se trouve juste en dessous de notre ombilic.

Il ne me serait sans doute jamais venu à l'esprit de convoiter ma petite sœur (autrement que chastement) si mon esprit n'avait été dirigé de main de maître par notre directeur spirituel, à savoir ce bon abbé Renson, qui venait chaque dimanche dire la messe dans notre chapelle familiale. Il est bien entendu que ce ne fut point

durant l'office dominical que ce brave prêtre nous instilla l'idée de ce « péché contre nature » (dixit *mater nostra*), mais bien au cours de ces séances abjectes de confession auriculaire, acte que les huguenots refusèrent en leur temps et qui leur valut bûchers et massacre de la Saint-Barthélemy. Le catholicisme a cela de précieux : péchez durant la semaine, confessez-vous le dimanche, et au prix de quelque pénitence somme toute vénielle, retrouvez-vous chaque semaine aussi blanc et immaculé qu'une robe de mariée. Les questions précises du saint homme m'avaient progressivement fait découvrir les caresses solitaires alors que je ne souffrais que de pollutions nocturnes tout à fait innocentes et naturelles. Ainsi, le rêve érotique dont le souvenir très diffus ne me portait pas à analyser au matin les taches sur mes draps (car nos lingères s'acquittaient très bien de cette corvée); le rêve, donc, fut habilement remplacé par une manie manuelle aussi obsessionnelle que mécanique. Rapidement, toujours selon les indications de ce prêtre bienveillant, la main symbolisa une certaine partie du corps féminin que notre mère et ma sœur avaient en commun. J'ai déjà mentionné Œdipe et la fumisterie culturelle dont il est le symbole, mais que les personnes éventuelles qui me lisent ici fassent preuve de la plus élémentaire compassion : quel choix avais-je, moi, jeune adolescent au corps qui s'éveillait, alors que dans un même temps l'esprit était perverti par un adulte mâle au corps frustré ? Non ! Je ne disculpe point ici mon être profond ! Je sais ce que j'ai fait, et bien que ma sœur fût à tous égards plus éveillée que moi, je tiens à assumer ici l'entière responsabilité de mes actes.

Mandoline et moi fûmes élevés de façon fort similaire. Bien que je sois de deux ans son aîné, nous partagions nos leçons avec le même précepteur, et les exercices de grammaire ou de mathématiques qu'il nous imposait étaient identiques. Lors de nos après-midis d'oisiveté, nous aimions à nous réfugier à l'étage où trônait une vaste bibliothèque. Des rayonnages impressionnants croulaient littéralement sous le poids du savoir, qu'il s'agît d'ouvrages traitant de théologie, de philosophie ou de résistance des métaux. Quiconque aurait voulu s'instruire aurait pu passer son existence à le faire sans sortir de cette pièce. On y entretenait toujours un bon feu dans l'âtre car certains de ces ouvrages étaient si anciens et précieux que la moindre attaque d'humidité pût leur être fatale. Ainsi, dans ce quiet refuge, nous nous amusâmes énormément à feuilleter ces livres parfois volumineux, nous esclaffant ou nous interrogeant avec le plus grand sérieux selon ce que nous découvrions. Assis côte à

côte, serrés sur le petit sofa, nous avons dévoré toute une collection de dix-huit tomes reliés pleine peau et dorés sur tranche. Il s'agissait d'un traité de médecine qui abordait tous les aspects de cette discipline, qu'il s'agît de botanique, de chimie ou d'anatomie. Certains tomes étaient presque uniquement théoriques, ce qui ne nous passionna pas outre mesure ; d'autres en revanche recelaient des planches descriptives en couleur qui nous captivaient au plus haut point. L'examen des fosses nasales ou du larynx, la coupe transversale du cœur, la description précise du foie ou des amygdales nous laissèrent quelque peu décontenancés. Ainsi étions-nous faits ? Comme le corps humain recelait de particularités bizarres ! Cet intérêt mêlé d'inquiétude (car ces gravures éloquentes ôtaient toute poésie à l'idée que nous nous faisons de notre corps) fut encore stimulé lorsque nous découvrîmes notre système reproducteur. Le bon abbé Renson m'avait indiqué les voies de l'onanisme, mais il s'était bien gardé de me renseigner sur la fonction reproductrice de ce sexe que je tripotais en cachette. Quand Mandoline et moi eûmes soudain conscience de ce que nos corps pouvaient nous offrir, c'est-à-dire un enfant, c'est avec une complète insouciance que nous décidâmes de mettre en pratique ce que cet ouvrage hautement scientifique nous décrivait avec autant de précision. Notre idée était de faire une surprise à la famille en la personne d'un enfant qui, dans notre esprit fantasque, viendrait idéalement remplacer ces frères si tôt disparus.

Outre le plaisir que nous nous donnions, nous avons fini par atteindre notre but et Mandoline tomba enceinte. Il fallut du temps avant que nous nous en apercevions, et il fallut encore plus de temps pour que les adultes autour de nous en fissent de même. Quand la chose fut connue de tous commença alors cette sombre période durant laquelle nous fûmes serrés de près, surveillés, contrôlés. Pourtant, bien que nous fussions alors la plupart du temps colloqués dans nos chambres, nous eûmes l'occasion de nous faire passer un billet griffonné, de nous chuchoter quelques mots. De cette période me reste cette sensation de manque soudain, car il n'était plus possible d'êtreindre ma sœur comme je le désirais. Ce ne fut cependant pas le pire moment de ma vie, car lorsque Mandoline accoucha d'un enfant mort-né, et qu'elle se vida de tout son sang, elle rejoignit bien vite ce petit rejeton auquel personne n'avait donné d'autre nom que la honte qu'on nous obligeait à ressentir de l'avoir conçu. Depuis, je suis veuf de ma sœur. Ou orphelin, je ne sais. *Les paroles s'envolent et les écrits restent*, dit le proverbe. Pour ma part, j'ajouterais : *si l'on ne les approche pas*

trop d'une flamme. Eh oui ! J'en suis là ce soir. Mandoline repose dans notre petit cimetière familial, notre enfant a été enseveli par un domestique on ne sait où. Dans la forêt, sans doute. Et moi, je suis là à écrire cette lettre, et à me demander à qui je vais bien pouvoir l'envoyer. Et si, l'approchant des flammes de l'âtre, j'en faisais plutôt un brûlot, pour que disparaissent à tout jamais ces pièces vides de ce qui fut si essentiel à ma vie ?